

Jouer avec les mots, jouer avec les morts :

L'actuel comme crise de la troisième personne

Thierry Perlès

Je pensais partir du rêve, montrer que quelque chose avait changé dans la possibilité qu'on se donne de travailler avec les rêves. Pour deux raisons différentes d'ailleurs. Ou bien à cause d'une espèce de perméabilité du rêve, ce dès sa formation, à la satisfaction de petites jouissances qui ne sont pas, comme telles, analysables, qui constituent plutôt autant de résistances, de pièges pour le processus analytique. Ou bien devant certains rêves qui relèvent bien, quant à eux, de l'énonciation d'un sujet, du fait d'une sorte de pudeur, de gêne, de recul devant ce qui s'y trouve en fait évoqué. C'est ce que par exemple ne peut manquer d'inspirer aujourd'hui la lecture de l'analyse que donne Freud du rêve dit de L'injection faite à Irma. On peut y compter les horreurs - les inoculations, les morts - et la responsabilité du rêveur à cet égard est écrasante; on peut aussi prêter attention au désir du rêve lui-même, désir qu'on peut dire de vengeance acharnée. Et tout ça n'émouvait pas Freud davantage, sinon qu'il y voyait la démonstration d'une thèse en effet fondamentale pour la psychanalyse: "le rêve est un accomplissement de désir", pour reprendre les termes de la traduction française. Quant à la mort, quant aux morts, la chose est mise de côté, du côté du thème des trois femmes, les trois parkes, les trois coffrets. Aujourd'hui, force est de reconnaître qu'avec les morts et les désirs de vengeance, on ne s'en sort pas si élégamment. Les connotations sont différentes. Et de ce fait, jouer avec les mots s'en trouve frappé d'une difficulté disons autrement réelle. Songe, mensonge, telle était la formule commune liant le mensonge au désir.

Et le mensonge n'étant jamais que la dissimulation d'un désir on devait, partant de là, pouvoir s'en sortir la psychanalyse. A ceci près donc que les désirs, il faut aller aujourd'hui les traquer au travers de réalisations, d'accomplissements qui font dérailler, si je peux dire. C'est ce qu'on peut appeler la crise de la troisième personne. Cette troisième personne, l'adresse, c'est, dans le mot d'esprit celle à qui on parle, celle par qui des désirs, qui portent sur la deuxième, peuvent être exprimés. Je parle, à la deuxième personne - grammaticale -, à une "tierce personne", également désignée comme l'interlocuteur, l'allocuteur - d'une personne dite deuxième, faute de m'adresser à celle-ci directement, quoiqu'objet sans doute premier de mon adresse, et dont il est parlé à la troisième personne grammaticale. Pour résumer, la première

personne s'adresse à propos de la deuxième à une deuxième personne - la tierce - qui peut d'ailleurs parfois être éreintée au passage. C'est une certaine souplesse dans l'effectuation de la symbolisation qui de toute façon suppose, sous-jacent, un pacte de la parole entre toutes ces "personnes". Notons cependant que l'interlocution, du fait de la nécessité de la symbolisation préalable, du fait du discours, de la structure de la parole dans sa différence d'avec la pulsion, nécessite ce détour, en fait incontournable pour le procès de symbolisation. (1)

Connivence ou confiance, c'est un peu toute la question. Confiance, certes, quand il s'agit de parler, connivence en deçà. Quant à la confiance: sur le crédit de quoi? Et quoi s'agit-il de lui confier? désirs de vengeance, désirs de meurtres, d'appropriations, etc. C'est pourquoi j'ai commencé par rappeler le rêve de *L'injection faite à Irma*: inaugural de la thèse de "l'accomplissement de désir". Le recours à ce dispositif de discours est essentiel, et d'en être privé est comme perdre quelqu'un d'un grand secours. La crise de cette troisième personne structurante, tout à fait indéniable, qui est une crise dans la confiance, dans la valeur de supposition du discours, de support, cette crise est de nature, à ce qu'il me semble, à favoriser une sorte de régression génétique dans l'expression des névroses, qui nous confronte à quelque chose de très proche de ce que Freud conceptualisait de l'opposition entre névroses actuelles et psychonévroses.

La personne secourable est l'interprétation inaugurale de Freud, autour de quoi s'organise le passage de la névrose actuelle à la psychonévrose, de l'organodynamisme à la psychanalyse. C'est la notion qui organise la reprise de toute l'expérience psychanalytique sous la forme de la deuxième topique. Elle nous libère de l'obsession de l'économique (2). De même elle rend compte de la séquence névrose infantile / période de latence (3). L'angoisse et le symptôme, détachés du physiologique, sont rapportés à une conception textuelle, code et message, et l'adresse au médecin en devient tout autre. La signification du phallus s'en dégage, dans un imaginaire quasi marial (4).

Il est donc tentant de nous poser la question de la clinique actuelle en ces termes: comment revenir d'une névrose actuelle à une psychonévrose? Quelle place peut prendre ici la névrose de transfert.

1. c'est ce que montre Freud dans l'analyse qu'il fait de la grivoiserie : *Le mot d'esprit dans sa relation à l'inconscient*. Gallimard 1988, PP.190-195.

2. *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF 1975, p.65

3. *ISA*, p.73 et 83

4. "Le fait que la perte de l'objet soit la condition déterminant l'angoisse peut nous mener bien plus loin encore. Car la première forme que prend ultérieurement l'angoisse, à savoir l'angoisse de castration, qui survient à la phase phallique, est elle aussi une angoisse de séparation soumise à la même condition déterminante de perte d'objet. Le danger est ici la séparation de l'organe génital. Selon une ligne de réflexion indiquée par Ferenczi et qui semble pleinement justifiée, nous pouvons tel clairement reconnaître la chaîne des relations que cette angoisse entretient avec ses premiers contenus de la situation de danger. La haute évaluation narcissique du pénis peut se justifier par le fait que sa possession de cet organe garantit la possibilité d'une nouvelle union avec la mère (avec le substitut maternel), dans l'acte du coït? Se le voir ravir équivaut à éprouver une nouvelle séparation de la mère, ce qui signifie donc à son tour être livré, sans recours contre cette détresse, à une tension de besoin déplaisante (comme lors de la naissance). Mais le besoin dont la montée est ici redoutée, est un besoin spécialisé, celui de la libido génitale, et non plus un besoin quelconque comme chez le nourrisson. J'ajoute ici que chez l'impuissant (chez celui qui est inhibé par la menace de castration), le fantasme du retour dans le sein maternel est le substitut du coït. Au sens où l'entend Ferenczi, on peut dire que l'individu qui, pour obtenir le retour dans le sein maternel, voulait se faire représenter par son organe génital, remplace maintenant régressivement cet organe par la personne toute entière." *ISA*, p.63-4

Si la transmission n'existe pas, la psychanalyse non plus. La transmission, c'est l'affaire des fils: "c'est à la génération des fils", dit joliment Solal Rabinovitch, "qu'incombe la transmission: la réacquisition de l'héritage archaïque sous la pression d'événements actuels ou de l'*agieren* du transfert", et elle ajoute qu'il en va de même pour "la «réinvention» de la psychanalyse pour chaque psychanalyste." (5)

C'est un excellent commentaire de cette citation de Goethe dont use Freud: "Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder."

Je n'ai pas dit autre chose aux journées sur les cliniques actuelles des CCAF en mars. J'ai simplement spécifié la chose, à partir de la clinique actuelle précisément. D'où ceci: *un sujet s'insère par l'écriture du symptôme dans le discours inconscient de l'autre*. Avec cette question pour corrélat: qu'est-ce à dire quant au désir, si c'est de cette insertion que le désir d'un sujet se structure? Et c'est aussi se demander, du côté de l'imaginaire et de ce qu'il détermine des conduites humaines - c'est à dire l'essentiel - ce que le sujet attend en termes de réalisation de son désir.

La transmission qui nous incombe, à nous psychanalystes, suppose une écoute particulière: l'"Acquiers-le" se comprend ici comme une injonction qui commande de rapporter ce qui circule à la structure du désir et de sa réalisation. Ceci qui informe notre écoute sera gage d'une formation. Ce qu'il faut lire, apprendre à lire, ce sont les désirs, et la question est celle-ci: où va-t-on les lire, dans quels ouvrages? Dans quels œuvres? La réponse freudienne: dans leur réalisation. Nous verrons cependant la nuance qu'apporte la notion de déni ici: une réalisation diffère d'un accomplissement, comme une énonciation d'un déni.

Partons donc de ce que nous n'avons à faire à rien d'autre qu'à des réalisations de désirs, et ce sont ces réalisations qui nous permettent de nommer les désirs, d'en articuler la complexité, qui est une complexité énonciative et générationnelle. Cette complexité doit être dépliée afin que s'en dégage ce qui fait loi pour le désir, de ce qui fait loi pour le sujet: que celui-ci sorte de l'ignorance crasse et "volontaire" où il se situe vis à vis de la loi, et qu'il puisse renvoyer à cette loi l'usurpateur qui la détournerait au titre d'un marchandage tripatouillant la jouissance.

Cette *lecture* de la loi au travers des réalisations de désir, c'est d'abord l'interprétation des rêves: le rêve est une réalisation de désir - je traduis maintenant *Erfüllung* par réalisation plutôt que par accomplissement, puisque la nuance entre les deux, qui profite de l'ambiguïté sémantique de réalisation en tirant le sens vers actualisation ou mise en forme, est grosse d'une réflexion à venir sur l'illusion (au sens de Freud) et le déni qui la soutient. C'est la lecture du symptôme, qui se fonde effectivement sur cette approche révolutionnaire selon laquelle le symptôme, et plus généralement les formations de l'inconscient sont des *textes*. C'est enfin la lecture des œuvres dites de la culture, cet héritage archaïque qui porte la mémoire déformée d'événements qui se sont *réalisés*. Nous en venons ainsi à la dimension de la *vérité historique*.

Lire la vérité historique de la religion monothéiste par exemple, c'est dire que la religion réalise le désir infantile de salut par le père. C'est nommer le désir du père, le désir *pour* le père, mais c'est en même temps commencer de s'intéresser au désir supposé être *celui du père*.

Voici ce dont notre écoute se doit d'être informée. Mais il y a maintenant ce qui s'est accompli dans le siècle. Ça aussi s'est donc "réalisé", et ça aussi, il faudrait le lire au titre d'une "réalisation" d'un désir, de sa réalisation aussi déformée qu'on voudra, mais il faut le culot de lire à la fois le désir et ses déformations, y compris donc les modalités nouvelles de déformations qui s'y trouvent à l'œuvre, mise en œuvre qui n'a probablement rien perdu de son actualité ni de son efficacité depuis.

Ces propos sur une ambiguïté sémantique majeure ne prétendent certainement pas la régler d'un coup, mais tentent déjà de la repérer: jusqu'où la réalisation de désir diffère de l'accomplissement, c'est toute la psychanalyse qui est là pour le dire et le souligner. Mais dans le registre historique de l'économie occidentale, le désir est, qu'on me pardonne ce gros mot, purement et simplement forços, hors la pensée - commune et délirante - de son accomplissement.

Il y a des conditions actuelles d'insertion dans le discours de l'autre, qui déterminent à leur tour des conditions actuelles de lecture du symptôme. Je fais le pas de dire que faute d'une pratique de cette lecture, ce sont les névroses qui redeviennent actuelles, au sens donc des névroses actuelles définies par Freud dans leur opposition aux psychonévroses. Et c'est de bien plus qu'une allusion qu'il s'agit, c'est de bien autre chose qu'un simple jeu de mots. Cette affirmation s'argumente d'une lecture serrée du texte d'*inhibition symptôme angoisse* de Freud.

Nous sommes appelés à faire un progrès dans la culture, c'est à dire que nous avons à déplier la complexité des désirs dans leur mode de réalisation actuel. On ne peut, dirais-je, le faire sans une théorie de ce qui oppose réalisation et accomplissement. Ce qui n'est pas sans rappeler l'expression qui vient à Freud dans l'écriture de son essai *L'homme Moïse et le monothéisme*, de progrès dans la vie de l'esprit, *Fortschritt in der Geistigkeit*, à laquelle il consacre un des derniers chapitres. C'est effectivement de ça qu'il s'agit: des effets, sur le discours de l'analyste, d'une loi qui se fonde sur ce qu'on pourrait appeler l'interdit du démentir. L'interdit de *verleugnen*, la prise en compte de cette *Verleugnung* c'est là très exactement ce que Freud poursuit, dans l'ordre de l'énonciation, depuis *Totem et tabou* jusqu'à *L'homme Moïse*, en passant évidemment par *L'analyse profane*, *L'avenir d'une illusion*, *Le malaise dans la civilisation*, bref, toute une bibliographie qui s'articulerait, bien sûr, sur les problématiques de l'énonciation dans la psychose - Le Président Schreber - et dans la perversion (structurale?) - *Ein Kind wird geschlagen*, Un enfant est battu.

Et cette recherche aboutit à la notion de Progrès dans la vie de l'esprit. Je manque bien entendu de place et de temps pour développer tout ça, mais c'est ainsi.

Je suis très sensible aux critiques de Patrick Salvain quand il dit, si j'ai bien compris son argument, que ce n'est pas avec un savoir conscient que le psychanalyste peut informer son écoute. Seulement c'est un peu facile: car la question est plutôt de savoir sur la base de quoi il parvient à se rendre si sourd? C'est tout à fait certain que nous ne visons pas un savoir constitué sur un mode disons universitaire. Mais on pourrait déjà s'étonner que rien ou presque ne circule d'un savoir quant à ce qui a trouvé à se réaliser, perversion incluse, dans les événements du siècle. Et je parle bien de réalisation de désir dans le sens structural du terme, c'est à dire dans un sens qui ne laisse pas de place à un discours de belle âme. On peut dès lors s'attendre à ce que ce dont il s'agit soit actuellement interdit d'expression, mis au silence. Je pense par exemple, en écrivant ceci, au récent essai d'un éminent collègue de l'École lacanienne qui nous apprend que l'histoire moderne commence en 1492, parce que c'est la date... de la

prise de Constantinople par les Arabes!

Mais j'accorde sans réticence que tout ceci ne vaut que comme signes d'un malaise dans la psychanalyse comme dans tout le champ de la culture, et que la condition de sa levée est celle d'une écoute informée autrement que par un savoir constitué. Cette "information" du psychanalyste ne lui viendra que de ce qu'il aura, au cours de sa propre analyse, traversé ce qui s'est inscrit pour lui dans ses symptômes, ses craintes et ses espoirs, et jusqu'à ses propres nom et prénoms.

Sans quoi *le malaise dans la culture* se transposera tel quel comme malaise dans la psychanalyse. Le temps d'avance de la psychanalyse, qui tenait aux avancées que sont d'une part la notion de vérité historique de la religion et d'autre part celle de la pulsion de mort, ce temps se réduit aujourd'hui à bien peu de chose, comme si l'interprétation du désir à partir de ses réalisations était en panne.

Depuis 5 ans, des cartels sur la pratique fonctionnent dans notre association. Nous y travaillons une clinique qu'on peut appeler actuelle, dans le double sens de ce terme, quant à la clinique et quant au travail: il s'agirait de ce qui se présente sous les traits des névroses actuelles, et dont nous aurions à actualiser la complexité, la conflictualité sous-jacente en terme de névrose de transfert. Il s'agirait par cette actualisation de faire venir cette clinique actuelle sur le terrain transférentiel des psychonévroses, celui du problématique rapport entre réalisation de désir et personne secourable, et ce quel que soit par ailleurs les différences qui, spécifiant chacune de ces cliniques à chaque fois singulières, les distinguent chacune entre elles, et ensemble vis à vis d'un soi-disant cadre type de la psychonévrose.

Cette élaboration que nous menons nous permet entre autre chose, par le biais du témoignage des praticiens, de préciser ce qu'il en est du témoignage en tant qu'il est toujours indirect: lorsqu'un psychanalyste parle de sa pratique, il ne parle jamais que de l'aménagement de sa propre rencontre avec l'inconscient, de sa rencontre avec le discours de l'autre, et de comment il s'en tire au titre de la revendication qu'on lui suppose: rester sujet. Je fais même l'hypothèse que lorsqu'un psychanalyste est en défaut de supposition quant aux formations de l'inconscient de l'autre, l'incontournable clinique de l'objet - lui inclus conduit à chaque fois à boire la tasse de Narcisse.

Je me rends compte que je pourrais dire tout ceci beaucoup plus simplement: réaliser le désir de l'autre, on sait aujourd'hui, les analysants savent que c'est prendre beaucoup de risques, trop. Et c'est pourquoi ils sont en analyse, et c'est aussi pourquoi *ils ne sont pas* en analyse. De même que c'est pourquoi la pratique de la psychanalyse peut tendre à ne plus devenir freudienne. Il y a donc un clivage qu'on peut dire nouveau, qu'on peut dire actuel, entre symptôme - dont la structure, en regard de la réalisation du désir de l'autre, reste fondamentalement la même - et savoir, clivage entre savoir et inconscient dont les termes sont modifiés, et c'est cette modification qui est le point épineux. D'une épine, d'ailleurs, qui pourrait bien en appeler à Spinoza autant qu'à Descartes.

J'ai donc, en mars, introduit le récit d'un fragment de cure. Ça se présente comme dans l'histoire de *L'homme aux loups*, une névrose phobique qui se transforme en névrose obsessionnelle à l'adolescence, même s'il s'agit ici d'une jeune femme, et que des chiens remplacent les loups. L'intéressant ici est que cette phobie des chiens, sa réalisation en termes de circuit reprenait trait pour trait la crainte des chiens que sa mère éprouvait enfant, et dont

elle n'avait jamais parié à sa fille, pas plus qu'elle n'avait parié du motif de cette crainte: à la mère de l'analysante. On avait à cette mère raconté, tandis qu'elle était encore enfant, comment ses tantes avait été violées par des soldats, en présence de chiens, à la fin de la deuxième guerre mondiale. Transmission et ignorance, transmission dans-par l'ignorance, qui s'est maintenue jusqu'à ce que l'analysante puisse s'autoriser, des productions de son analyse, à aller trouver sa mère, et d'abord autour du nom de jeune fille de celle-ci.

Ce dont il faut prendre la mesure ici, c'est que cette ignorance ne l'avait pas empêchée de connaître suffisamment la valeur, pour sa mère, des éléments en cause - les chiens, le viol,... pour en produire un symptôme phobique accompagné d'une angoisse particulièrement envahissante.

Le symptôme est bien ici chiffrage dans le désir de l'autre. Les hommes: des hommes et des chiens.

Il me semble ici nécessaire de relever qu'ici on ne peut en passer par les signifiants que cette histoire comporte qu'à la condition d'un bout de chemin fait du même pas du côté de ce que j'appellerai une pensée psychanalytique de l'Histoire, faute d'oser nommer là une psychanalyse de l'Histoire. A savoir une pensée de ce que l'Histoire nous lègue comme ses restes, une réflexion quant à la place que certaines de ses réalisations ont prises en tant qu'accomplissements de désir: quel désir? En quoi ces réalisations modifient-elles la notion qu'on peut se faire de l'accomplissement? Sans quoi je piétinerais encore devant ce qui dans l'écoute fait résistance à la clinique.

La réhabilitation de la troisième personne exige du tenant lieu un savoir lire le désir dans l'accomplissement, pour pouvoir entendre dans sa différence le désir hors de l'accomplissement, c'est à dire pour soutenir l'existence de ce qui soutient le sujet. Il s'agirait si vous voulez, cher lecteur, de penser un thème comme "l'hystérie (désir de désir) et la pulsion de mort, dans leur réactualisation réciproque à la lumière - si on peut dire - d'une réflexion sur la notion d'accomplissement moderne".

La différence entre psychothérapie et psychanalyse tient à la question du transfert: sa prise en compte et son utilisation - via le dispositif d'une troisième personne comme plus haut définie - pour un transfert au symptôme.

Afin que, comme par miracle, le symptôme délivre le chiffre du désir singulier, c'est à dire son repérage au travers des fonctions généalogiques et des énonciations (qui ont donné à ces fonctions, pour l'histoire singulière, leur valeur concrète, leur torsion propre, quelque chose qui sans doute commande la question du style, jusqu'à désacraliser un peu celui-ci en le rapportant à ce qui le détermine, une laïcisation en quelque sorte).

Je voulais ajouter ceci: il y a une dimension qu'on ne peut taire, dans ce qui met notre association au travail - la nôtre, mais pas seulement - c'est celle que rendrait l'expression de *retour de la clinique*. Après le retour à Freud par Jacques Lacan, un tout autre retour, celui de la clinique. Après la structure, le retour. "Notre" retour, comme psychanalystes, à la clinique, nous ramène à un mode de pensée, qu'on dira freudien dans un sens qui diffère du retour à Freud. Exposition et analyse d'un cas, du transfert et du contre-transfert. C'est d'abord un retour *de*, avant qu'on se l'approprie comme retour *à*. Ainsi ce retour serait *en lui-même* inducteur d'un sentiment d'étrangeté. L'insistance de la clinique qui rend ce retour nécessaire porte à la nécessité d'une reformulation des termes de la clinique freudienne. Le détour par le

retour à Freud doit faire socle pour de nouvelles élaborations (la structure). Le retour à Freud de Jacques Lacan apparaît alors comme préparatoire au retour à la clinique, et je crois même comme son anticipation. La lecture de Freud, pour garantir les fondements d'un questionnement *fest*, ferme.

Deux post-scriptum

À la réunion du comité de liaison parisien de [la préparation de] du mouvement de "Convergence", ce qui se discute entre "élèves de Lacan" est ceci: quel est le transfert à Lacan que "nous" avons? Au nom, au maître, à la personne, à la lettre? Car chacune de "nos" associations se spécifie par un transfert à Lacan sans doute différent. Cependant que "nous" sommes ensemble spécifiés par un transfert à Lacan différent de celui des millériens, et différent de celui des anciens de l'institut qui s'y mettent, à ce qu'il paraît, eux aussi. Mais l'intéressant est ailleurs: si les anciens de l'institut s'y mettent, c'est à ce qu'on dit parce qu'ils s'y trouvent poussés par des jeunes de l'Institut, et la question devient de savoir de quoi est fait le transfert de cette nouvelle génération d'analystes de l'Institut sur Lacan, au travers de la lecture des séminaires? A l'Institut, le transfert des aînés est forcé par le transfert enthousiaste des jeunes. C'est ce qu'on dit.

Je voudrais proposer une réponse à cette question: les jeunes analystes de l'Institut font le chemin inverse du nôtre. Il n'y a pas, pour eux, de *retour* à la clinique, étant donné qu'il n'en ont jamais quitté le plan, même si ce fut au travers d'une théorie de la pratique ravalée au rang d'une psychologie parfois des plus douteuses. Mais ce que la lecture de Lacan leur rend possible, c'est un retour *de* la clinique. Ce que la jeune génération d'analystes trouverait alors à la lecture de Lacan ne serait autre chose que des outils pour théoriser et travailler autrement la clinique actuelle. Peut-être alors parviendrons-nous à nous retrouver là avec eux.

Jacques Nassif m'a proposé de lire sa traduction du texte de Guillermina Diaz *Quand la lettre brise la langue* avant qu'il ne paraisse dans ce courrier. Il y a quelque chose de très remarquable dans cette communication de notre collègue argentine. On ne peut éluder la responsabilité de la doctrine chrétienne de l'incarnation dans les avatars du désir d'accomplissement que sont les barbaries initiées par les nazis. Or ce qui jaillit de ce texte, c'est un *non*. De ce refus, un sujet va s'auteuriser: publier. Ce refus sanctionne la prise de conscience d'une aliénation, sa dénonciation peut-être. Car l'analysante vient de découvrir qu'elle était porteuse à son insu d'une lettre fonctionnant comme signe visible pour le désir de l'autre. Elle renvoie avec humeur cette lettre à la structure de la langue, avec pertes et fracas. Elle n'oublie pas, au passage, de rendre à chacun, papa et maman, son dû, quitte à faire un peu honte à ses créateurs, de s'être livré et de se livrer peut-être encore à de tels enfantillages idolâtres: sans moi! Et c'est bien à partir de cette séquence que l'analyste est amenée après-coup à parler d'acte psychanalytique.